

M. Paul Eyraud n'arrêtera pas l'exode des campagnes. Tant pis ! « *Si vous ne m'aimez plus* » (E. B.) a de la dignité ! *Si vous y consentiez madame* (Omnia) nous distrait de la « chanson vécue », ainsi que *Je vous ai tant aimée* (P), romance plaintive, aux naïfs reproches. *Si tu veux partir* (O) et *l'amour de ma vie* (O) berceuse, chantée par Mlle Yvonne Guillet dont la voix ne gagne pas à l'enregistrement. *Toute ma vie dans un baiser* (O) et *Venise* (O), délicatement chantés par Jean Lumière, ténor.

Chansons sur un motif de film

Le film chantant a redressé d'un coup les barrières du nationalisme ! Qui a vu « l'Ange bleu » ne peut plus oublier la voix de Marlène Dietrich : « Ich bin von Kopt zu Fusz... ». Or on nous offre un disque où une voix quelconque chante, en français : « *Amoureuse de la tête aux pieds* » (P). C'est la voix de la « Star » germanique qu'il nous faut ! N'y aurait-il pas moyen, de même que le film est présenté chaque soir au public dans sa version allemande et dans sa version française, d'offrir un disque portant sur une face la chanson allemande, américaine, espagnole, etc., et sur l'autre la chanson française ? Nous aimerions également entendre Mlle Jeannette Macdonald dans « *la Marche des Grenadiers* » (E. B.) et *Rêve d'Amour* (E. B.) du film-opérette : Parade d'Amour ! On se heurte ici à des histoires de droits, d'exclusivité, sans doute ? C'est bien dommage ! *Quand on est aux hussards de la Garde* (P), du film « Mon cœur incognito », succédané de « Parade d'amour ».

Valse d'amour (P) et *Pour la première fois* (P), du film « Valse d'Amour », font des grâces banales. Encore cette *Valse d'Amour...* (Gr). *Rosalie... est partie* (Gr), du film « Cendrillon de Paris ». *Tu m'oublieras* (C), valse du film « Tu m'oublieras », chanté dramatiquement par Damia, qui redouble avec une valse *Pour un mot* (C). *Valse d'amour* (P), une troisième fois et c'est peut-être le petit disque qui en tire le meilleur effet ! *Ta Voix* (P), du film « Cendrillon de Paris » et *Lorsque l'amour vient* (P), chantés par La Palma ; *L'amour enchanteur* (P), du film « Un soir au cocktail's bar » et *Je voudrais lui dire*, du film « Chérie », chantés par Brancato ; *La fin du Monde* (Pol), du film qui porte même nom. Nous avons déjà signalé l'insignifiance de ce disque. *Java et Java* (C) et *le Français moyen* (C), du film « Arthur », réjouissants surtout grâce à Milton qui triomphe une fois de plus avec *J'ai ma combine* (C),

et *C'est pour mon papa* (C) ! Après lui, M. Priolet s'avance, animé d'un courage malheureux et chante : aussi *J'ai ma combine* (Pol) et *C'est pour mon papa* ! (Pol). *Tout est permis quand on rêve*, du film « Le chemin du Paradis », chanté par Amato (Gr) et Adrien Lamy (C). Amato est classé premier ; le chœur qui souligne sa voix est d'un effet adroit. *Avoir un bon copain* (Gr), marche du film « Le Chemin de Paradis », chanté par Amato.

Chansons de revues à spectacle

Chanson d'Hawaï (C), de la revue de Marigny, agréablement chantée par A. Lamy.

Chansons d'opérettes

Urban, jamais pressé, à la voix claire, chante *Papitou* (C), fox-trot de l'opérette « Vive Leroy ! » et *Le Tango... le tango...* (C), avec l'aisance supérieure d'un technicien M. Dayriac s'applique à nuancer *Tu n'y changeras rien* (Gr), de l'opérette « Femme de minuit » et *La Cantinière* (Gr), de « Sidonie Panache ». *Quand on est petit* (C), de l'opérette « Miami », ainsi que *Tout à vous* (C), empruntent au larynx de Milton, une vigueur, un allant introuvables ailleurs. Enfin *Mi Mad...* (P), de l'opérette « Mar... ? ? ? », Je demande ici à mes lecteurs de vouloir bien m'excuser... L'étiquette est collée de telle façon sur le disque que je n'arrive pas, malgré la meilleure bonne volonté du monde, à lire le nom de l'opérette, ni celui de l'auteur de la musique, ni celui de l'auteur de livret, ni celui du chanteur ! C'est un record. Je ne cesserai de demander à la maison Pathé de surveiller l'étrange employé, le maniaque responsable !...

Chansons étrangères

Gilda Mignonette continue sa propagande pour la chanson napolitaine. Toutes y passeront. Voici pour le mois : *Tarantella de Canzone* (O) et *Mezza si... Mezza no...* (O), au rythme hésitant ; *E l'émigrante chiaghe* (O), mais surtout un air martial, une espèce de marche militaire coupée à intervalles réguliers d'un rappel de « Funiculi-Funicula ». Le soprano de Mlle Mignonette prend alors un ton de défi, que traduit la voix plus nasale que de coutume, pour chanter ce vibrant hommage au colonel marquis de Pinedo : *O volo' e de Pinedo* (O).

BERNARD ZIMMER.

Chez nos Constructeurs

L'Accordéon automatique (Le Tanzbar)

On sait de quelle vogue foudroyante et durable jouit en ce moment l'accordéon. Cet instrument nostalgique et poignant a résumé, pour toute une génération, un certain nombre d'aspirations confuses, d'obscurs élans et de refoulements inavoués. Dans notre civilisation prosaïque et pratique, l'accordéon a plus d'une fois recueilli dans ses flancs houleux le rêve romantique qui dort chez ceux de nos contemporains qui se flattent de mépriser systématiquement la méditation et l'attendrissement. Toute une

littérature ingénieuse dont Mac Orlan a fourni les formules les plus heureuses s'est concrétisée autour des gémissements douloureux de ce petit harmonium portatif qui a maintenant ses virtuoses et ses vedettes.

Il y a deux façons d'aimer l'accordéon. Certains exigent de cet instrument à clavier des pages de virtuosité, des pièces de grand style, des arrangements d'opéras ou d'opérettes à la mode. Le frottement métallique de ces sonorités à la fois brillantes et nasillardes exerce un massage vibratoire sur leur sensibilité. Il y a quelque chose de « cuisant » et de luisant dans ces sons qui s'étirent et irritent sournoisement vos nerfs.

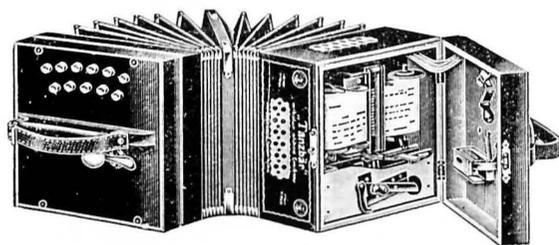
De plus, la respiration entrecoupée et hoquetante qui soutient les phrases mélodiques, leur donne quelque chose de profondément humain qui rend leur mélancolie plus irrésistible. Le morceau d'accordéon joué dans un carrefour comble ainsi de troubles délices le passant arraché au rythme brutal de la vie moderne.

La seconde façon d'aimer l'accordéon est celle des habitués des dancings qui ne peuvent plus se passer des impulsions saccadées des bandoneons de nos orchestres de tango. Il y a là une série de coups de fouet adroitement appliqués sur les couples de danseurs, de chocs rythmiques accentuant leur rotation comme celle de ces toupies d'enfants que l'on appelle des « sabots ». Les danseurs se trouvent enveloppés et poussés par ces bouffées de musique, par ces moteurs à air comprimé qui donnent aux accords et au rythme une force de propulsion si caractéristique.

Pour ces deux raisons, la foule d'aujourd'hui s'est mise à raffoler des sanglots essoufflés de cette étrange voix plébéienne à la fois mélancolique et résignée qui se grise de sa propre désespérance.

Mais l'accordéon n'est pas un instrument facile. Pour en devenir un technicien brillant, il faut de longues années d'études. Ces instruments se perfectionnent d'ailleurs de plus en plus et certains d'entre eux atteignent des prix fort élevés. Par un paradoxe assez singulier, l'accordéon s'éloigne donc du public à mesure que celui-ci lui témoigne plus de faveur.

Mais voici qu'un inventeur vient de provoquer dans ce domaine une véritable révolution. Son idée est simple mais ingénieuse. Il a voulu, pour l'agrément du plus grand nombre, faire rentrer l'accordéon dans la catégorie des instruments automatiques.



Le moyen était aisé. Il n'y avait qu'à enrichir l'accordéon du principe qui a donné de si bons résultats dans les autres instruments à clavier — piano, harmonium ou orgue — le rouleau perforé.

On vient de nous présenter cet instrument: le Tanzbar. Extérieurement, rien ne le distingue des instruments ordinaires. Mais, à portée des doigts de la main droite, se trouve un discret petit levier que l'on peut actionner facilement sans éveiller l'attention de l'auditeur. Ce levier met en marche un

petit cylindre sur lequel s'enroule un rouleau perforé que l'on a introduit préalablement dans le couvercle de l'appareil et qui permet aux amateurs les plus novices d'émerveiller l'assistance par l'exécution prestigieuse des morceaux les plus compliqués. Ce n'est rien, mais il fallait y songer !

Je suis convaincu que cette initiative adroite va connaître un succès fou. L'amateur d'accordéon n'a plus en effet qu'à dilater et à contracter les poumons extensibles de l'instrument pour obtenir un magnifique concert. Sa seule mission est de ne pas laisser l'accordéon manquer de souffle. Pour tout le reste, le petit grimoire magique inscrit sur le parchemin en lignes pointillées, accomplit le miracle du rythme de l'harmonie, des accents et des nuances.

Ce dispositif a le mérite supplémentaire d'être établi avec une grande simplicité qui permet de construire des accordéons automatiques à des prix extrêmement raisonnables. Toute une gamme d'instruments est ainsi mise à la disposition des accordéonistes amateurs dans des conditions de bon marché inespérées.

Encore une victoire du machinisme dans la musique. Encore un exploit à l'actif de la musique perforée, de ce rouleau percé de petits trous qui vient si adroitement s'appliquer sur les lèvres d'un aspirateur pneumatique et qui, en bâillonnant et en libérant tour à tour un souffle invisible, permet de reproduire dans ses moindres inflexions l'exécution la plus complexe.

L'application du rouleau perforé à l'accordéon est une trouvaille qui fera grand bruit dans le monde et qui, en tous cas, ne pouvait manquer d'intéresser les amateurs de disques vivant dans l'intimité constante des Carrara, des Devedyt, des Destifano, des Vacher, des Bastien, des Ferrero, des Fredo Gardoni, des Marceau, des Pietro et des Sellers et de tous les « as » des bals musettes et des orchestres argentins.

GÉRARD VOISIN.